

Quiconque croit en moi ne mourra point. L'expérience nous prouve que cela est vrai des peuples et des sociétés comme des âmes. C'est au nom de cette vérité que je vous invite, mesdames, à redoubler d'efforts et à seconder de votre mieux le dévouement de ces apôtres des Chapelles de secours qui veulent que Paris reste chrétien. Encore une fois, je conclus comme j'ai commencé, c'est vouloir que la civilisation et que la France vivent. Y a-t-il, pour des Françaises, une plus haute tâche que d'y aider?

Juin 1911.

VI

TROIS DISCOURS

I

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ
POLITIQUE (1)

Réponse à M. Henri Vaugeois.

Vous venez de me donner, mon cher Vaugeois, vous et nos amis ici présents, une des émotions les plus rares et les plus douces qu'un écrivain puisse éprouver, celle de voir son effort intimement, complètement compris. En caractérisant

(1) Les membres du dîner de *l'Appel au soldat*, fondé par le groupe de *l'Action française*, ayant offert un banquet à l'auteur de *l'Étape* à l'occasion de ce livre, ce fut l'occasion de ce discours prononcé en réponse à une allocution de M. Henri Vaugeois. M. Delaire, secrétaire général du bureau de *la Paix sociale*, et disciple de Le Play, assistait à ce banquet ainsi que M. Baumann, exécuteur testamentaire d'Auguste Comte.

comme vous l'avez fait de « monographie d'une famille » le livre que vous accueillez aujourd'hui d'une manière si flatteuse, vous avez résumé en deux mots le programme que mon ambition s'était tracé. Certes, c'est une bien modeste besogne que celle des monographies. Mais M. Delaire, qui nous apporte l'approbation des fidèles du sagace Le Play, vous dira que l'auteur des *Ouvriers européens* la considérait comme le plus efficace outil de la recherche sociale. C'est un bien modeste objet d'études, aussi, qu'une famille de petite bourgeoisie, mais M. Baumann, en qui nous saluons l'exécuteur testamentaire d'Auguste Comte, vous rappellera que ce grand philosophe conservateur, a posé ce « premier principe » à sa politique positive : « La société se compose de familles, et non d'individus... » Qui définirait les conditions de santé des familles aurait défini du même coup les conditions de santé des Etats. Des tâches de cette ampleur ne sont pas dévolues au romancier. Il peut seulement apporter un témoignage, le rédiger avec la conscience dont il est capable, raconter, suivant une formule heureuse, « un fragment d'histoire possible », puis l'interpréter par une hypothèse sur les causes. Ainsi a procédé notre ami Barrès, — avec quelle supériorité! — dans le vigoureux roman sous l'invocation duquel vous avez baptisé ce dîner. Ainsi ai-je essayé de procéder moi-même dans *l'Etape*. N'arriver aux idées qu'à travers les faits, à la généralisation qu'à travers l'observation, il n'existe

pas de méthode plus scientifique. Elle serait aussi valable, convenablement appliquée, pour l'artiste littéraire que pour le savant. Elle est la seule qui compte pour le politique. C'est la vôtre, messieurs. C'est elle qui a présidé à la fondation de votre *Action française*. Voilà pourquoi votre suffrage m'est deux fois précieux.

Il paraît singulier, n'est-ce pas, qu'un mouvement tel que le vôtre ait pu naître d'une conception sur la meilleure méthode d'après laquelle conduire son esprit. Souvenez-vous pourtant. Il y a quelques années, — peu d'années, mais elles ont été si pleines de douleurs pour les bons citoyens qu'elles comptent double et triple, — vos jeunes et libres intelligences se sont heurtées à un ensemble d'événements qui vous ont montré une patrie couverte de plaies, une France malheureuse et atteinte dans sa vitalité profonde. Ces symptômes, vous avez eu l'énergie de les considérer dans leur réalité menaçante. Vous vous êtes résolument interdit cet optimisme menteur et comode, qui ne règne pas que dans les discours officiels et les comices agricoles. Vous avez eu, vous, des Français passionnés, le courage de constater partout autour de nous les signes sinistres de la décadence et de les constater comme des cliniciens, virilement et minutieusement. Puis, persuadés que l'on n'agit sur la nature qu'en la comprenant, à un effet permanent vous avez cherché des causes permanentes. Cette opération est très simple, si simple que personne ne se charge de l'exécuter.

Combien de nos contemporains ressemblent au Girondin Louvet, lequel, dans ses *Mémoires*, après avoir raconté la fin tragique de ses complices en révolution, ses propres misères, les atrocités de la Terreur, conclut comiquement : « Et dire que tout cela ne serait pas arrivé si le roi avait gardé Roland au ministère! » Vous, messieurs, vous ne voulez pas expliquer la Terreur par la mise à pied de Roland. Vous ne croyez pas davantage que de lui rendre son portefeuille réparerait le désastre public. C'est l'originalité de votre petit groupe. Elle est très grande. Vous avez désiré y voir plus avant. Vous vous êtes posé cette question qu'un de nos maîtres hasardait déjà vers le commencement du dix-neuvième siècle : « Que s'est-il donc passé dans la société, qu'on ne puisse plus faire aller qu'à force de bras une machine démontée qui allait autrefois toute seule, sans bras et sans effort? » Vous avez conclu qu'une loi essentielle de la vie nationale était méconnue en France depuis ces cent dernières années. Quelle loi? La réponse semblera étrangement humble aux prophètes grandiloquents de l'humanité nouvelle qui parlent couramment d'instaurer un *milennium* de Bonheur universel et de Justice absolue. Mais souvenons-nous toujours de M. Taine tirant, lui aussi, de son immense travail sur les *Origines de la France contemporaine* cette humble conclusion que, pour ma part, je ne me lasse pas de me répéter et de répéter : « Une société humaine est une chose vaste et compliquée. » Oui, humble con-

clusion, mais de quelle conséquence! « ... Par suite, il est bien difficile de la bien connaître et de la bien manier. Il suit de là qu'un esprit cultivé en est plus capable qu'un esprit inculte, et un homme spécial qu'un homme qui ne l'est pas. » Telle est la portée d'un principe d'apparence banale, quand il est exact. Le vôtre, celui que vous avez aperçu par l'observation quotidienne de notre France actuelle, c'est qu'un pays ne peut pas se passer de continuité, qu'un peuple n'est pas la simple addition des citoyens vivants, qu'il est composé de ses morts pour une part, pour une autre part de ceux qui naîtront. Il est comme un corps dont les trois dimensions sont le présent, le passé et l'avenir. Or, pour que la continuité existe, elle veut des organes. Rechercher et dégager dans notre France décomposée les organes nécessaires de continuité, c'est à quoi vous vous êtes appliqués, et vous êtes devenus des traditionalistes par positivisme.

Ce retour de votre pensée, je puis dire, — car c'est l'histoire de ma pensée, à moi, et de la pensée de tant d'autres, — ce retour de nos pensées à des vérités si méconnues depuis un siècle, arriverez-vous, arriverons-nous à le faire accomplir à nos concitoyens avant les irréparables catastrophes? Que de bonnes volontés y travaillent, et en France même, et hors de France! Je pense en ce moment à nos amis exilés (1). Je vois ici beaucoup d'ouvriers vaillants de cette œuvre, écrivains, conférenciers,

(1) MM. André Buffet et de Lur-Saluces.

fidèles de la première heure et recrues de la dernière, tous également convaincus de l'erreur radicale des théories de 89. Je n'ai pas besoin de les nommer pour que vous saluiez en eux une haute élite intellectuelle. Les événements serviront-ils ou trahiront-ils ces dévouements? Ni vous ni moi, messieurs, n'en pouvons rien savoir. Ce que nous savons, c'est que vous pourrez, c'est que nous pourrons, quoi qu'il arrive, revendiquer comme notre devise la forte déclaration par laquelle l'un des plus lucides de nos aînés, Bonald, terminait en 1820 le dernier numéro du *Conservateur* : « Voilà où en est la France, et, qu'elle soit destinée à périr ou à survivre à ses déchirements, nous osons espérer, en terminant cette pénible carrière, que nos écrits resteront comme une protestation solennelle contre les erreurs qui l'auront perdue et comme un dépôt où elle retrouvera les doctrines qui pourront la sauver. »

C'est avec l'affirmation d'espérance, contenue, malgré tout, dans ce mélancolique mais fier testament que je lève mon verre, messieurs, à tous les coreligionnaires d'esprit que je vois réunis ici.

Juillet 1902.

II

LA RENAISSANCE DU TRADITIONALISME
EN POLITIQUE (I)

Aux membres de la Société Tradition-Progress.

Mesdames, Messieurs,

Dans la série de conférences données cette année par la Société *Tradition-Progress*, nous arrivons à ce que l'on peut appeler la période de reconstruction. Si vous regardez la liste des sujets traités depuis le 14 mars, vous verrez que nos amis se sont surtout attachés jusqu'ici à dénoncer l'action nocive des principes morbides partout épars dans la France issue de la Révolution. Ce tableau clinique ne serait pas complet, si l'on ne montrait en regard les principes, sinon de guérison certaine, au moins de résistance possible à la maladie. C'est ce que M. l'abbé de Pascal essaiera aujourd'hui, en étudiant avec vous *la Renaissance du Traditionalisme en politique*. Personne mieux que lui n'était qualifié pour cette tâche. Vous avez tous dans la mémoire ses remarquables *Lettres* du

(1) Ce discours fut prononcé à l'occasion d'une conférence faite sur ce sujet par M. l'abbé de Pascal, à la Société *Tradition-Progress*.

Réveil français sur l'*Histoire de France* qui débèlent, à côté d'une si belle ferveur de patriotisme, une si claire vision des causes, tant d'éloquence et une si hardie lucidité, le don surtout de ne pas être dupe des fausses légendes, de distinguer le fait positif sous les apparences, et pour tout dire cet esprit scientifique et réaliste qui est l'essence même de ce traditionalisme dont il va nous entretenir.

Scientifique, — réaliste, — ces deux mots risqueront de paraître bien étranges, appliqués à une doctrine dans laquelle beaucoup de gens, victimes des superstitions modernes, ne voient encore qu'un système de préjugés, qualifiés de nobles ou d'odieux, de généreux ou de grotesques, suivant la délicatesse ou la grossièreté de l'adversaire — mais en tout cas de préjugés. Il n'y a pas d'erreur plus complète et qui mérite davantage d'être dénoncée. Si la Science consiste d'abord, comme le disait déjà Descartes, à soumettre son esprit à l'ordre des choses, c'est-à-dire à l'expérience, il est évident que la recherche scientifique des lois des sociétés n'est pas une œuvre de déduction *a priori*. Commencer cette recherche par une théorie des droits de l'homme, par exemple, est un non-sens. Cette recherche est une œuvre d'observation. Les sociétés existent. Voilà un premier fait. Leur existence s'est développée comme un phénomène naturel. Voilà un second fait. Pour manier un phénomène naturel, quelle est la règle absolue? En connaître les conditions et les accepter. Or, quelles sont les conditions d'existence d'un peuple qui a

grandi d'après sa nature, sinon ses coutumes, ses mœurs, son caractère individuel, sa race, ses idées habituelles et familières, en un mot, ses traditions? D'autre part, quelles sont les forces vives de ce peuple, celles qui reparaissent toujours dans les périodes de crise nationale, sinon celles qui tiennent à cette race encore et à son sol, les façons de sentir et de penser, les réactions le plus souvent inconscientes qui constituent l'arrière-fond de sa personnalité ethnique? Auguste Comte disait : « Les vivants sont gouvernés par les morts. » Parole admirable et qui, traduite dans un langage plus abstrait et moins imagé, signifie qu'une solidarité indestructible unit les pères aux enfants, que les générations successives sont les étapes d'une même marche, que nous sommes les bénéficiaires et les usufruitiers des énergies qui nous ont faits. Nous les prolongeons. Nous sommes leur addition vivante. Notre force individuelle n'est que le moment d'un héritage collectif. Ce qu'il y a de plus profond en nous, de plus réel, ce sont nos éléments transmis, nos traditions. Si l'on veut agir sur notre réalité la plus intime, c'est à ces traditions qu'il faut toucher. Avait-je raison de dire que traditionalisme et réalisme sont synonymes?

Ces vérités semblent élémentaires. M. de Pascal vous dira comment et pourquoi elles ont été méconnues, comment et pourquoi elles renaissent. Nous pouvons espérer que cette renaissance ira s'accroissant de plus en plus, précisément à cause du

caractère scientifique que je viens de vous signaler, et qui ne réside pas seulement dans une analogie de méthode entre les sciences naturelles et notre doctrine. Il réside aussi dans une saisissante analogie de résultats. Il y a longtemps que de bons esprits ont signalé un rapport frappant par exemple entre les lois d'évolution et de sélection, proclamées par les naturalistes du dernier siècle, et les idées traditionalistes. Qui dit évolution dit en effet le contraire de révolution. Une société qui évolue se développe, elle ne se recommence pas à chaque génération nouvelle. Qui dit sélection, dit inégalité et inégalité héritée. De la doctrine démocratique ou de la nôtre, laquelle se conforme à ces deux maîtresses lois des sciences naturelles? Mais voici une concordance plus remarquable encore et qui vaudrait d'être exposée avec plus de détail que je n'ai le loisir de le faire ici. Elle est si curieuse que je n'ai pu cependant résister au désir de vous l'indiquer tout au moins. Un des biologistes distingués de ce temps-ci, — je voudrais que vous reteniez son nom, destiné, s'il persévère dans cette voie de recherches tout ensemble philosophiques et expérimentales, à prendre place parmi les grands, — M. René Quinon, vient de dégager, après des années du plus patient et du plus intelligent travail, une autre loi de la vie qu'il a appelée *la loi de constance*. Par une série d'expériences très ingénieusement conduites, et qui eussent bien intéressé l'inventeur de la théorie du milieu vital, — le grand Claude Bernard, — il a

montré que tous les organismes de l'échelle zoologique tendent à maintenir les cellules qui les composent dans un milieu chimiquement identique à leur milieu originel. Vous savez qu'aujourd'hui les savants s'accordent à justifier la phrase célèbre de la *Genèse* : « Et l'esprit de Dieu était sur les eaux, » et qu'ils considèrent que ce milieu est le milieu marin. M. Quinon entreprend d'établir que, chez tous les animaux, ce milieu se conserve identique. Chez l'homme, par exemple, le plasma sanguin est constitué par des sels dont la composition chimique est exactement celle de l'eau de mer. Ils seraient entre eux dans le même ordre d'importance. Il y aurait donc partout constance absolue du milieu vital. Mais qu'est-ce que cette loi de constance, sinon l'antique adage dont un des maîtres du traditionalisme, le profond Rivarol, avait fait sa devise : « *Res eodem modo conservantur quo generantur*. Les choses se conservent par les mêmes conditions qui les ont engendrées... » « C'est pour avoir méconnu ce principe essentiel, » ajoutait-il, « que la monarchie a succombé. » Comment ne pas être saisi d'une concordance, d'une identité plutôt qui correspond si bien à l'unité du plan de la nature? Cette idée, chère à Goethe, veut que l'univers physique et l'univers moral soient construits sur le même type. *Tradition et progrès*, votre devise ne serait donc que la transcription dans le monde social de ces deux lois de biologie que je viens de mentionner : *loi de constance* et *loi d'évolution*. De tels rapprochements, et que

l'on pourrait multiplier à l'infini, expliquent pourquoi un déclassé total des esprits est en train de s'accomplir autour de nous. Il avait paru au premier abord, quand les Sciences naturelles ont commencé de grandir, que leurs adeptes aboutiraient nécessairement aux mêmes conclusions que les révolutionnaires. C'est encore un lieu commun des programmes électoraux que cette fraternité de la Science et de la Démocratie. Il se trouve qu'un travail précisément contraire s'accomplit et que toutes les conclusions de la Science vont au rebours de cette idéologie désordonnée et anarchique que Le Play dénonçait déjà quand il parlait des faux dogmes de 89. Les mêmes conclusions s'accordent en revanche de plus en plus avec l'ensemble des principes traditionnels qui n'étaient, en effet, que l'humble mais sage notation de l'expérience séculaire. Cette harmonie évidente entre les plus récentes hypothèses des sciences de la vie et l'antique doctrine de la Tradition est un des grands motifs d'espérer de l'heure présente. C'est par un changement dans les hautes intelligences au dix-huitième siècle que la Révolution s'est faite. C'est par un changement dans les hautes intelligences au vingtième siècle qu'elle se défera, j'oserais dire, qu'elle se défait. Ayons donc confiance dans l'avenir, malgré l'apparent triomphe de certaines erreurs, intellectuellement condamnées. Rien ne dure que la vérité et tout atteste qu'elle est avec nous

Juin 1904.

III

L'ALSACE ET LA LORRAINE (1)

Aux orphelines du Vésinet.

Mes chères enfants,

En venant présider la distribution solennelle de vos prix, après tant de mes confrères de l'Académie française, je ne puis m'empêcher de donner ma pensée à ceux d'entre eux que j'ai connus, que j'ai aimés et qui nous ont quittés pour toujours, au délicat et généreux poète François Coppée, à l'éloquent Brunetière, au judicieux Sorel, à mon cher Melchior de Vogüé, brillante et vaste intelligence dans laquelle l'éclat prestigieux du verbe s'unissait à la prophétique portée du coup d'œil, enfin à celui qui est parti le dernier, Albert Vandal, pénétrant historien que brûlait une si ardente flamme de patriotisme. Répétez-vous quelquefois ces noms, mes chères enfants. Ils furent portés par de bons Français qui vous ont tous prononcé, sous les mêmes beaux arbres qui leur survivent, la même parole : *Souvenez-vous!* Cette parole s'applique à

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'orphelinat des Alsaciens et Lorrains, au Vésinet.

eux maintenant, par un pathétique et juste retour, et c'est aussi celle qui a présidé à la conception de cette œuvre, celle qu'avait, dans le cœur et dans la pensée, le grand homme de bien qui fut le fondateur de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, M. le comte d'Haussonville, ainsi que le bienfaiteur de cet orphelinat, M. le comte de Nauvois. Cette parole aurait pu être gravée sur la porte de cette demeure. N'est-ce pas la devise même d'une œuvre consacrée à la protection des Alsaciens et des Lorrains restés Français? Cela est si vrai que mes prédécesseurs, ceux-ci familièrement, ceux-là magnifiquement, poètes et hommes d'Etat, essayistes et romanciers, ceux que je ne vous ai pas nommés et ceux dont je viens de rappeler l'image à votre piété, vous l'ont tous redit et commenté, ce *Souvenez-vous!* Je viens vous le commenter à mon tour.

Parler de souvenirs à des enfants de votre âge? N'y a-t-il pas là une contradiction? Le souvenir, c'est le passé, avec la mélancolie inévitable de ses efforts toujours déçus, de ses ambitions toujours trompées, même dans la réussite. Vous êtes, vous mes chères enfants, le présent et l'avenir, avec leur force encore intacte, avec leur élan presque illimité. Vous commencez la vie. Mais peut-on vraiment séparer la vie qui commence de la vie qui a fini? Peut-on même jamais dire que la vie commence? Non, elle continue. Cette maison où vous avez grandi, où vous avez été si heureuses, est

comme un monument dressé pour la démonstration de cette vérité. Qu'a voulu votre fondateur quand il a ouvert cet orphelinat du Vésinet aux petites filles d'Alsace-Lorraine, quand il a créé pour des familles d'émigrés alsaciens-lorrains le village d'Algérie qui porte son nom? Qu'a-t-il voulu? Accomplir un devoir de bienfaisance, sans doute, mais surtout sauver quelque chose d'un passé auquel ceux de son sang avaient été étroitement et glorieusement mêlés, un peu de cette Alsace-Lorraine française dont il avait la religion. Cette religion du passé, votre jeunesse l'a respirée ici, par cela seul qu'elle a joué entre ces murs et sous ces ombrages sur lesquels veille le digne fils du fondateur, donnant, lui aussi, l'exemple de continuer. C'est la poésie secrète de cet endroit, et que vous êtes en âge déjà de sentir. Il a été créé, il est maintenu par cette croyance : tout ce que l'être humain fait de grand et de bon, il le fait avec du passé et pour faire du passé. Qu'est-ce qu'une famille, sinon cela : du passé fixé dans le respect reconnaissant de la génération présente pour la génération qui l'a précédée? « C'est ainsi que pensait mon père, voilà ce que faisait ma mère. » Ces phrases si simples, qui a pu les dire et ne pas reconnaître que le plus vivant de nous-mêmes a ses racines dans le culte ému de ceux qui ne sont plus? Qu'est-ce que la patrie? L'étymologie seule du mot le définit : *terra patrum*; la terre des pères, un sol pétri de passé. Qu'est-ce qu'une église? Du passé encore, une communion d'espérance avec ceux

qui eurent la même foi que nous. Croire ce qu'ont cru nos morts, attendre ce qu'ils ont attendu, vouloir ce qu'ils ont voulu, les renouveler, les prolonger, pousser plus avant le sillon qui est creusé par eux dans le même sens, nous n'avons pas de meilleure tâche ici-bas, ni qui rende la vie plus digne d'être vécue.

Cette collaboration avec le passé a un nom. Elle s'appelle une tradition. Et la tradition est une si belle chose que les moindres gestes s'ennoblissent d'un peu de poésie, dès qu'ils sont traditionnels. Je n'ai qu'à vous regarder pour l'éprouver. En parant vos jeunes fronts, ce matin, du large ruban de votre province natale, vous avez obéi à une tradition. Et voici que les grandes plaines d'Alsace, les forêts des Vosges, leurs montagnes, leurs lacs, s'évoquent à ce seul aspect. Coiffées comme étaient vos aïeules, vous nous les rendez présentes, elles et toute une légende de gloire qui nous est commune. Vos saintes institutrices, elles aussi, en portant, au Vésinet, les coiffes blanches de leur maison-mère de Nancy, obéissent à une tradition. Ce rien suffit pour nous faire sentir que l'activité bienfaisante qu'elles déploient dans ce coin reculé de l'Île-de-France est une émanation de la Lorraine. Elles et vous, en vous montrant, et par ces bien simples emblèmes, vous nous apportez un mirage de là-bas, de ces pays qui sont nos marches de l'Est. Un hasard singulier veut que le sens original de ce mot : *marche*, venu du mot *marque*, c'est-à-dire *frontière*, ait dérivé dans

un autre et que *marche* soit aujourd'hui le synonyme de *mouvement en avant*, et plus particulièrement de *mouvement d'armée*. Un hasard? Non. Mais une logique. Le secret génie de la race, empreint si profondément dans la langue, nous signifie ainsi que vivre, pour une nation, c'est toujours combattre, qu'il y a toujours pour elle une ligne à défendre sur ses confins, si elle ne veut pas périr. L'Alsace et la Lorraine étaient cette ligne pour la France. Tout notre effort, pendant des siècles, fut de nous assurer ces frontières de nature par lesquelles, seules, s'achève la plénitude de notre être national. Quand je vous disais que la plus petite tradition est une très grande chose! Les plus menus détails de votre costume national racontent cette histoire. Nos pères, qui tenaient si passionnément aux mœurs locales, la savaient bien, cette importance de l'humble tradition des pays. Et vous la savez aussi, puisque vous voulez qu'au premier regard chacun reconnaisse en vous de petites Alsaciennes et de petites Lorraines, affirmant à votre manière que vous demeurez et demeurerez invinciblement fidèles et à votre province et à votre patrie, à l'Alsace-Lorraine et à la France. Elles ont été, elles sont trop mêlées l'une à l'autre par la communion sainte du travail dans la paix, par la communion plus sainte encore du sang versé dans la guerre, pour que cet amalgame sacré puisse jamais être dissous.

Il ne peut pas l'être, et pour une autre raison plus profonde. Il y a, dans cet accomplissement

de l'unité française par les marches de l'Est, autre chose encore qu'un fait d'histoire, autre chose qu'une nécessité de défense militaire. Cet amalgame de l'Alsace-Lorraine avec la France était, il est toujours un de ces merveilleux phénomènes moraux qui constituent l'un des patrimoines de la civilisation. Ce n'était, ce n'est rien de moins que l'achèvement du mariage entre le génie latin et la riche mais obscure, la puissante mais chaotique Germanie. Regardez-la sur une carte, mes chères enfants, cette France, votre France. Vous reconnaîtrez tout de suite qu'elle a été placée par la nature comme un creuset où doivent se fondre le Nord et le Midi, les gens des montagnes et ceux des plaines, ceux de la mer aussi. La France est un peu tout cela : sa Provence a des orangers et des oliviers comme la Sicile; sa Normandie, des prairies et des pommiers comme l'Angleterre. Son Plateau Central lui donne des montagnards. Elle a des ports sur trois mers. Les immenses plaines du centre lui donnent du blé; ses coteaux du vin. Elle est riche de toutes les richesses, sans être opulente d'aucune. Elle a tous les climats, mais modérés. Son étendue même est modérée. Le Rhin, les Alpes, ses trois mers, les Pyrénées, la cerment dans un cadre au delà duquel elle ne pourrait déborder sans se dénaturer. Comme on disait autrefois, la France n'est pas un empire, c'est un royaume. Sa mission est inscrite dans sa configuration même. Elle était faite, elle est faite pour empêcher l'excès en Europe, et aussi pour s'appro-

prier en les disciplinant, en les ordonnant et les tempérant, les qualités des diverses races qui l'entourent. Cette mission ne fut jamais plus évidente que du côté des marches de l'Est. Par l'Alsace et par la Lorraine, l'esprit germanique arrivait à la France. Il lui apportait son sérieux, sa gravité, sa patience, sa force d'attention, un peu de son idéalisme aussi. Michelet a bien vu cela quand il a écrit sur Jeanne d'Arc cette phrase admirable : « Une pauvre paysanne des frontières de Lorraine releva la moralité nationale. » Mais ces hautes vertus de l'esprit d'outre-Rhin, la France les recevait pour y ajouter son esprit propre. Ce sérieux germanique est volontiers pédant, cette gravité, lourde, cet idéalisme, nuageux et confus. La France mettait ces qualités à leur point de goût et d'élégance. L'Alsace-Lorraine était le théâtre et l'instrument de cette éducation. Vous lirez toutes, un jour, le roman, déjà classique et digne de l'être, où votre grand ami Maurice Barrès a montré cette rencontre du monde français et du monde allemand. Elle se fait aujourd'hui dans la haine. Quand nos marches de l'Est nous appartenaient, elle se faisait dans l'amour. Ce n'est pas seulement le deuil de vos provinces que vous portez dans vos rubans noirs. C'est aussi celui d'un temps plus civilisé que celui où nous sommes. Oui. Cet équilibre maintenu par la complète unité française importait à la civilisation. Toute l'Europe le sent par le malaise dont elle est tourmentée, depuis que cette unité a été touchée.

Mes chères enfants, je m'aperçois que je viens de vous adresser, pour un jour de fête, des paroles bien graves. Elles ne le sont pas plus que les pensées parmi lesquelles vous grandissez, puisque vous êtes des Alsaciennes et des Lorraines et que Strasbourg et Metz ne sont plus villes françaises. Aucun regard humain, si perspicace soit-il, ne saurait lire, au cadran de la destinée, l'heure où elles le redeviendront. Nous pouvons tous, et vous plus que personne, sinon hâter cette heure, du moins la rendre possible, mieux que possible, nécessaire en maintenant bien vivace le lien d'amour qui faisait de votre petite patrie un des points où retentissait le plus fort chaque battement du cœur de la France. Nous pouvons, nous, lutter de toute notre énergie révoltée contre les coupables sophistes — ils ne sont pas nombreux, ils existent, hélas! — qui osent conseiller à notre pays d'oublier. Vous pouvez, vous, prouver par votre exemple, à tous ceux qui vous connaîtront, que cet oubli ne serait pas seulement criminel, qu'il serait insensé. Oui. Prouvez-leur quelle valeur française représentent les enfants d'Alsace-Lorraine. Chaque fois qu'un Alsacien-Lorrain fait quelque chose de bien en France, dans une humble sphère autant que dans une haute, et plus encore dans une humble sphère, il oblige les Français qui l'entourent à penser : « Ah! la bonne race que cette race! Quel malheur d'avoir perdu des provinces peuplées de telles gens! » Les grands courants nationaux sont faits d'innombrables impressions de ce genre. Provo-

quez beaucoup de ces impressions-là autour de vous. Ce sera la meilleure façon de servir la France et l'Alsace et aussi de payer votre dette à la mémoire des bienfaiteurs dont je veux saluer de nouveau en finissant l'œuvre et le nom : M. le comte de Naurois et M. le comte d'Haussonville.

Juin 1911.